

## Vers une clinique de passage

Alejandra Ruíz Lladó

Je me souviens d'un exemple clinique présenté lors d'une conférence donnée il y a de nombreuses années, qui m'a surpris à l'époque par sa justesse et aussi parce qu'il a produit en moi une certaine rébellion, étant donné que dans la jeunesse on exige des changements rapides et des gestes d'espoir. A cette occasion Gérard Pommier faisait remarquer que, si une analysante avait épousé un homme qui la maltraitait occasionnellement et verbalement, avant de l'inciter à se séparer ou à aller vers une rupture, il essayait de lui faire lire la jouissance incestueuse qui y était en jeu, car sinon, après s'être séparée, elle devrait chercher un nouveau mari qui la maltraiterait de la même façon que le précédent. Aujourd'hui, j'oserais entendre cette anecdote d'une toute autre façon qu'à l'époque, car l'analyse nous apprend à séparer de plus en plus notre idéologie, aussi pertinente soit-elle, des conditions de jouissance et de vie de chaque sujet en analyse. Quelque chose réclamait son écriture dans la scène de la maltraitance et, avant de lui fermer la porte, il valait mieux l'inviter à dire son message. Il ne s'agissait pas d'un regard sceptique -comme je le craignais peut-être- mais qu'un analyste sait que le messenger, dans les termes de Kafka, n'est pas le message, et que s'il jette quelqu'un par la porte, il peut toujours revenir par la fenêtre.

Freud nous donne un indice : « [...] un effet d'inquiétante étrangeté se produit souvent et aisément, quand la frontière entre fantaisie et réalité se trouve effacée, quand se présente à nous comme réel que nous avons cru fantastique apparaît devant nous comme réel quelque chose que nous avons considéré jusque-là comme fantastique, quand un symbole revête toute l'efficacité et toute la signification du symbolisé, assume la pleine opération et la signification du symbolisé, et ainsi de suite ». Freud situe ici l'un des vases communicants qui, à mon avis, permet de relier « L'inquiétante étrangeté » et « Un enfant est battu ». Ce qui se présente d'abord est cette duplicité d'une scène fantasmée et d'une scène de la réalité et la problématique du passage de l'une à l'autre. Que signifie l'effacement des frontières entre une scène et l'autre ? Comment situer, par rapport au fantasme de l'enfant battu, le fait qu'une scène que l'on avait prise pour fantasmagorique apparaisse dans le réel ?

« Puisque la représentation-fantasme "un enfant est battu" se trouvait régulièrement investie d'un plaisir élevé et débouchait dans un acte de satisfaction autoérotique empreinte de plaisir,

on pouvait s'attendre à ce que le fait de regarder un autre enfant recevoir une fessée à l'école soit également source d'un plaisir similaire. Or, ce n'est pas le cas. La co-expérience de scènes réelles de fessées à l'école provoquait une émotion particulière chez l'enfant spectateur, probablement un mélange de sentiments dans lequel le dégoût a joué un rôle considérable. Dans certains cas, l'expérience objective de scènes de fessées a été ressentie comme insupportable ».

Freud ajoute à ces considérations un aspect très important : même dans les fantasmes raffinés des années ultérieures, une condition de la jouissance de ce fantasme était que les enfants qui recevaient la punition ne soient pas gravement blessés. Il devait s'agir, pour ainsi dire, de créatures sadiques, puisque le divin Marquis posait également comme condition à la jouissance que les terribles châtiments infligés aux fillettes ne laissent aucune trace ou blessure. En d'autres termes, la maltraitance réelle interrompt la construction fantasmatique, laissant le sujet exposé à la lumière sur la scène publique.

Je me souviens d'une belle jeune femme qui commence l'analyse en racontant une scène d'abus réel qu'elle répète aveuglément, s'abandonnant à des relations avec des hommes très forts, dont certains sont des boxeurs ou des bodybuilders, dans lesquels d'une part elle cherche l'amour et d'autre part elle sera rapidement jetée à la rue, car ce ne sont pas vraiment des hommes aimants prêts à s'occuper d'elle. La jeune femme fait des listes d'aliments à manger et a son rituel boulimique une, deux et même trois fois par jour. Elle vit avec sa mère, la maîtresse d'un homme politique et éducateur connu, qui la soutient financièrement tout en préservant son mariage. Cet homme, qui est marié à une autre femme, visite tous les jours le domicile de la jeune femme et de sa mère, rendant visible la scène érotique qui s'y joue avec des achats de lingerie, des commentaires, des boissons, qui sont joués devant l'analysante sans retenue. Elle se reproche de ne pas avoir pu couper cette jouissance de celui qui sait tout. L'obscénité de la situation atteindra son paroxysme lorsque l'amant de la mère voudra endosser le costume de père éducateur et pervers et donnera à la jeune fille un jouet sexuel pour qu'elle apprenne elle-même à se satisfaire, car il considère que les troubles alimentaires de la jeune fille trouvent leur origine dans sa vie sexuelle déficiente et triste. La première tentative de suicide en sera la réponse et, à partir de là, les séances de psychiatres et de psychologues s'enchaînent, jusqu'à ce qu'elle arrive à mon cabinet. Dès le premier instant, j'ai remarqué sa lucidité, son intelligence. La lecture précise de la jouissance dans laquelle elle était plongée. Je constate aussi qu'elle se reproche de ne pas pouvoir se distancier de l'obscène et que toute cette lucidité ne lui sert à rien. Je constate aussi qu'elle n'a pas ce qu'il faut construire pour pouvoir se séparer de cette scène et que plusieurs traitements ont échoué parce que, pour tenter de la faire sortir de la

jouissance incestueuse dans laquelle elle était en grand danger, on l'a incitée à une jouissance plus grande, à s'en séparer sans rien avoir, en cherchant parfois le soutien d'une relation avec un jeune homme musclé qui, une fois de plus, la délaissait de l'amour.

Dans L'étourdit, Lacan déclare : « Je métaphoriserai par l'inceste le rapport que la vérité entretient avec le réel ». Une « vérité-toute » équivaut au réel incestueux. Une vérité pas-toute, affirme Silvia Amigo, laisse de côté la prétention d'embrasser complètement le réel, et alors elle est déjà un voile, une unarisation et une coupure avec le réel incestueux. Comment passer du réel incestueux à la vérité pas-toute sans y introduire le travail poétique de l'inconscient, le travail poétique de l'analyse dans la mesure où il faut d'abord déréaliser cette jouissance dévastatrice de la langue même où elle parle avec une sombre lucidité dans la bouche de la jeune femme elle-même qui, expulsée du premier étage de l'aliénation, se réfugie au premier étage où la seule issue du sens, du chiffage de la jouissance de l'Autre, des *jouissens*, consiste à tomber comme un *rien*, comme l'abominable.

Peut-on dire que, dans la mesure où à un moment donné la dimension métaphorique du langage se perd, les limites entre fantasme et réalité pourraient s'effacer ? Est-elle sinistre, et pousse-t-elle le sujet à la chute, une scène qui ne laisse pas de place à l'intime, au privé, et pousse à l'explicite ? Comment construire cette distance qui fait que le passage entre une scène « trop réelle » et cette autre qui mettrait un voile propitiatoire pour que la vérité se dise pas-toute ? Seule la métaphore paternelle - selon la proposition de Lacan - permet l'effacement de la chose et donne son pouvoir au symbole, sa capacité à déréaliser, c'est-à-dire à transposer les choses de l'ordre réel à l'ordre symbolique, en nous rendant capables de faire face à son absence, donc à sa présence symbolique. Dans la névrose, il peut y avoir un moment où, la métaphore paternelle étant inscrite, le sujet ne compte pas sur le signifiant du Nom du Père pour balayer la jouissance incestueuse de la mère.

A travers deux rêves et une chute au sol sur la scène publique, l'analysante pourra se détacher de toute cette vérité vers d'autres scènes où l'indétermination, la place du regard, l'opération poétique lui permettent de se détacher vers un nouvel espace où la défiguration est possible et où elle est enfin soulagée du poids de l'inceste entre cette vérité entière et le réel.

L'anecdote, telle que je m'en souviens, souffre d'un certain excès et certes, à l'époque où je l'ai entendue de la bouche même de Pommier, je n'ai pas évité de magnifier l'influence d'un analyste sur un analysant. Mais aujourd'hui, je voudrais avertir que j'entends chez certains jeunes analystes une certaine hâte à couper la jouissance incestueuse des analyses qu'ils

mènent, avec cette ferveur qui vient de leurs propres idéaux et des meilleures raisons de l'économie libidinale, quelque chose qui n'offre pas toujours au sujet en analyse le temps dont il a besoin pour produire les signifiants, les formations de l'inconscient, une coupe de l'objet en jeu dans le fantasme avec quoi se séparer de cette jouissance et pouvoir se réorienter dans son désir.

S'il est vrai que le fantasme s'avoue, les analysants qui - adhérant à ce discours d'époque, mais aussi à une certaine façon de s'exprimer propre à la structure - semblent raccourcir les distances et proclamer ce qui, en principe, devrait être dit à voix basse, exigent de l'analyste qu'il rétablisse la condition fictive du fantasme, l'importance de la construction de ce voile qui recouvre et désigne le réel. Il ne s'agit pas de culpabiliser ou de reprocher au sujet son mode de jouissance, puisqu'il n'y a pas d'autre façon d'entrer dans le fantasme que de devenir l'objet de la jouissance, puis la cause du désir.

Mais en quoi l'aliénation fait-elle du sujet l'objet de l'action que Lacan définit par « je ne pense pas » ? Comment s'opère ce passage de la troisième à la première personne dans l'analyse dont la chute s'écrira « je ne suis pas » ? C'est un point très important mis en évidence par Freud qui, plutôt que de censurer, soulève l'énigme du désir qui s'y situe. Ce n'est qu'après la construction de la seconde moitié que le sujet pourra choisir d'assumer son désir. Sans cette greffe dans la structure psychique, le passage entre la première et la troisième fois sera un saut dans le vide. Ce serait un peu comme construire une maison où il n'y a pas de couloirs ou de corridors et où l'on passe de la cuisine à la salle de bain ou au salon sans passer par un espace de pur passage où ne prédomine ni l'un ni l'autre côté de la réalité, mais seulement le moment où la pièce de monnaie est retournée.

Il y a alors un temps d'attente active, pendant lequel l'analyste doit s'abstenir, attendant que l'analysant produise les formations de l'inconscient qui lui permettront de lire sa position. Ce n'est pas qu'un chiffage de jouissance puisse être touché sans passer par l'angoisse devant la castration de l'Autre, à laquelle cette écriture même du fantasme avait été un mode de réponse. Que le sujet avance sur la voie de son désir et puisse, accompagné par l'analyste, choisir d'en assumer la responsabilité n'implique pas que soit accentuée la culpabilité que, signalant la présence d'une jouissance incestueuse, le sujet souffre en lui-même. En mettant l'accent sur cette culpabilité, qui est structurelle, il est probable que le montage fantasmatique régresse à un état antérieur, que l'analyse soit interrompue ou que la question soit renvoyée au surmoi, qui punira en quelque sorte le moi de s'être mis à la place de l'enfant abusé au lieu de réécrire

ce qui s'y jouait. Si nous essayons de la soulager, nous savons que - comme Freud et Lacan nous ont très bien prévenus en parlant de « se rendre coupable du réel » - cela ne servirait à rien non plus, puisque le sujet sait que tout argument qui tenterait de le « dé-culpabiliser » serait un argument fallacieux, inutile et susceptible d'affecter le transfert.

Posons maintenant une question clinique : quand un voile est-il assez efficace pour qu'un sujet mette une distance suffisante avec le réel ? Quand le réel se présente sans vergogne comme obscénité sur la scène et confronte le sujet à un « jouis ! » auquel il ne peut répondre que par un « j'ouis ! » Combien d'angoisse un sujet peut-il tolérer, sans se précipiter dans l'acting out ou le passage à l'acte ? Gérard Pommier nous a confrontés à ces questions et à ces problèmes dans nombre de ses interventions, dans lesquelles il a toujours su dissoudre les lieux consacrés et cristallisés et bousculer les lieux communs, pour rappeler la valeur vitale de la psychanalyse et guider les analystes vers l'éveil.

.....

.....

.....